

LUC ARKANSAS

CONTE POETIQUE

L'Araignée de Vence

Un matin de printemps, qui n'était pourtant pas le premier avril, les habitants de la Cité des Arts et des Lettres, les sympathiques vençois, se réveillèrent en grands sursauts, car toute la ville était en proie à de vives agitations. On courait en tous sens, on criait, on hurlait que... la célèbre Cité était subitement prisonnière d'une énorme araignée ! De fait, chacun put bientôt constater de visu que la fameuse place du Frêne notamment était emprisonnée par une gigantesque toile d'araignée. D'énormes ficelles, parfaitement agencées quadrillaient l'endroit de toutes parts, depuis le sol, jusqu'aux étages des habitations, bloquant portes et volets, fermant complètement la rue aux abords et à l'entour du célèbre arbre planté par Sa Majesté François 1er, en l'an de grâce 1538, lors de la Trêve de Nice. On ne pouvait plus ciculer ici. En vain on essaya de repérer la bestiole responsable de cet embarras, laquelle devait se cacher dans les branches de l'arbre. Celui qui se montrait le plus contrarié dans l'affaire, et qui protestait le plus fort, était le Père Justin, employé de la ville pour l'assainissement de l'eau et qui, de bon matin avait brisé sa dame-jeanne de javel, en trébuchant sur un fil à l'aide de sa bicyclette ! Il faisait un tel tintouin en criant de sonores : " C'est-le-rats ! Bandes de veaux et de

cochons !" que beaucoup de gens accoururent. Toute la matinées, les attroupements se succédèrent. On ne savait que faire ni surtout comment s'y prendre avec cette toile. On redoutait aussi d'affronter cette araignée car elle devait être énorme. Finalement, durant l'après-midi, les responsables de la mairie désignèrent quelques courageux et l'on rembobina, autant qu'on le put les fils de la toile, pour les emporter sur un camion... On put de nouveau circuler à son aise autour du frêne. Point de bestiole en vue ; sans doute s'était-elle enfuie, effrayée par les cris de la foule. L'émotion oubliée, on passa une bonne nuit à Vence, en festoyant.

Le matin suivant, même problème : toute la place du frêne était de nouveau fermée par la toile de l'araignée qu'elle avait retissée dans la nuit ! Les riverains étaient de nouveau prisonniers à leur domicile. C'en était trop cette fois. On fit appel à des équipes départementales spécialisées. On installa des échelles entre les branches afin de repérer cette araignée indésirée et plusieurs téméraires grimpèrent dans les ramures en actionnant des bombes insecticides... Alors seulement, on vit avec frayeur apparaître l'araignée coupable. Elle se présenta à la foule curieuse, amassée en bas, et depuis sa branche, elle remua ses pattes, comme un salut pacifique. Elle était blanche, aussi grosse qu'une oie et ses six yeux rouges scrutaient les gens sans méchanceté apparente. On fut étonné par sa taille, surpris par sa beauté et d'aucuns, défenseurs de la nature, prirent aussitôt son parti afin qu'on l'épargnât et qu'elle fût sauvegardée, car les

sciences seraient à coup sûr intéressées par un tel spécimen. Les enfants surtout, nullement apeurés, hurlaient pour qu'on la sauvât ! Finalement, le maire du pays, qui était un homme éclairé, décida de laisser l'araignée tranquillement dans son arbre, jusqu'au lendemain, afin que l'on puisse réfléchir à une solution adaptée. La nuit fut sereine et, point rancuniers, les vençois profitèrent de ces lieux privatisés pour organiser un grand repas amical sous les rameaux entoilés. Ce n'était pas si souvent qu'on pouvait se rencontrer librement et tranquillement au sein de la ville, généralement encombrée de véhicules. On y dîna joyeusement; on y chanta des airs de Provence aux sons des fifres et des tambourins... Il fut rapporté que, nullement incommodée par la fête, l'araignée assista tranquillement à la soirée depuis sa haute branche.

Au matin, le problème était toujours là et les riverains, toujours coincés à domicile exigèrent que l'on prît une décision cette fois. Tandis que les autorités, réunies sous le frêne, échangeaient de grandes discussions, l'autobus en provenance de Nice déposa à l'arrêt principal, un petit monsieur d'un certain âge, chauve, avec une moustache en pointe sous le nez et portant des lunettes épaisses. Il s'appelait Ragounelle, et on le connaissait peu car il s'absentait souvent pour des périples à l'étranger, dans le cadre d'études scientifiques. Personne ne savait rien de lui, sinon,

d'après les bavardages de la concierge du Grand-Hôtel où il descendait quelquefois, que c'était un savant de réputation... Sa valise à la main, il aperçut les attroupements, s'informa et on le mit au courant à propos d'une grosse araignée réfugiée dans le frêne qui effrayait la population.

- Nom d'une pipe, Juliette a fait des siennes ! s'écria-t-il alors.

Il alla bien vite s'expliquer avec les responsables de la cité, leur avouant que cette grande épeire lui appartenait; qu'il l'avait ramenée de l'Amazonie toute jeune, après l'avoir sauvée d'une noyade et que le bon air de Vence lui avait été profitable. En son absence, il l'avait confiée à son voisin - décédé entre-temps - et sans doute affamée, son araignée s'était sauvée de sa cage...

Soulagé par ces informations bienvenues, le maire s'écria :

- Eh bien, mon ami, vous nous retirez une vilaine épine du pied ! Reprenez-la bien vite, votre épeire !

Là-dessus, M. Ragounelle s'approcha du grand arbre, leva la tête vers les hautes branches et, d'une voix douce appela :

- Juliette...? Fifi...? C'est ton petit maître adoré qui est de retour ! Viens, Juliette ! Viens, ma petite chérie ! Juliette...?

Alors, à la stupeur générale, on vit soudain Juliette, la grosse épeire, sortir de son trou et, en se penchant, regarder son maître en bas. Quand elle eut constaté de ses six yeux rouges que c'était bien lui, elle se frotta les pattes de contentement, déroula une pelote de fil et se laissa descendre affectueusement sur son épaule. Elle était belle finalement cette épeire, d'un blanc rosé, avec huit pattes fines et une tête sympathique qui semblait sourire à la foule agglutinée. Elle ne semblait pas avoir souffert des bombes insecticides pulvérisées contre elle et ne montrait aucune crainte envers la population qui l'observait.

- Ma fille chérie ! Mon grand trésor ! faisait M. Ragounelle en donnant des caresses et des baisers à Juliette, sous les regards stupéfaits des vençois accourus en nombre. Visiblement, l'araignée était heureuse de retrouver son maître et elle lui frottait la tête contre sa joue... Lorsque les effusions de sentiments furent passées, ils rentrèrent tranquillement chez eux, l'un portant l'autre et suivis d'une ribambelle d'enfants qui, au contraire de leurs poltrons de parents, voulaient absolument regarder Juliette de près.

Par la suite, Juliette fut le prétexte d'une intéressante leçon de zoologie à l'école communale. Elle se laissa photographier et caresser par chacun car elle était apprivoisée et douce de caractère. Puis, devenue une personnalité vençoise, Juliette fut libérée de sa cage et se promena

régulièrement en ville, maintenue par une laisse, de même qu'un caniche, accompagnée le plus souvent par les gamins qui l'adoraient.

Au cours de l'été 197..., les louveteaux vençois l'emmenèrent faire un grand circuit du côté du Baou, le grand rocher qui domine le pays. Elle participa aux jeux de camp des scouts en confectionnant de grands pièges en toile dans lesquels les garçons devaient éviter de tomber... Elle s'amusa comme les enfants et, dit-on, elle eut de grands rires sonores, ce qui est réellement inattendu chez une épeire !

On rapporte aujourd'hui que l'araignée savante ne survécut point au décès de son bon maître et que la population en fut attristée.

A Vence, il n'y a pas de rue Ragounelle à ma connaissance. Mais, derrière la cathédrale, non loin de la maison ancienne où elle vécut avec son protecteur, on trouve une impasse dénommée Juliette. C'est juste à l'opposé de la rue Léon, un lapin chanteur, célèbre lui-même en cette bonne ville, dont je vous conterai l'histoire une autre fois.